

# Les oubliés de Bisesero

L'opération « Turquoise » a commencé. N'intervenant pour l'instant qu'en territoire hutu, les militaires français n'ont eu aucun mal à protéger les camps de réfugiés. Mais, pour les Tutsi terrés et traqués dans les collines, la tâche est moins aisée. Que leur arrivera-t-il si l'on ne parvient pas à désarmer les tueurs ?

S. PETERSON/GAMMA-LIAISON



Nyarushishi, le 23 juin 1994.  
Le colonel Didier Thibaut rassure  
les chefs de quartier  
du camp de réfugiés tutsi.

### De notre envoyé spécial

Le sentier forestier, chaos de rocaïlle grise et de poussière ocre, grimpe à l'assaut de la colline, vers Bisesero. De la piste qui, le long du lac Kivu, file plein sud vers Cyanguu, on en devine à peine les lacets. « Mais il faut y aller, avait glissé dans un souffle un prélat téméraire. Là-bas, ça continue. Tous les jours. » Lui savait. Lui avait entendu, à un barrage, une bande d'« inter-

ahamwe » – miliciens hutu – se vanter de « retourner au boulot ». Le boulot ? Une version rwandaise de la « corvée de bois ». La traque frénétique des rescapés tutsi, perdus au cœur d'un « Hutuland » ivre de pureté ethnique.

Dès le premier virage, l'atmosphère s'alourdit. Nulle âme qui vive. Ici, une case ronde aux murs à demi calcinés, privée de sa toiture. Une parmi tant d'autres. Plus haut, on

peine à dénombrer les maisonnettes isolées, ainsi décapitées ou léchées par les flammes. Ça et là, des panaches de fumée suspects tranchent sur le vert moiré des vallons. Le décor est sinistre, les acteurs inquiétants. D'abord, cette cohorte au repos, militaires et miliciens mêlés. Les uns en treillis, le fusil d'assaut à la hanche ; les autres armés de machettes, de lances, de serpes, de piques et de gourdins noueux. L'arsenal des massacreurs. Puis une colonne de paysans. Un « outil » à la main et, sur la tête, un butin de tuiles rondes ou de tôles ondulées. N'était leurs gestes de victoire, n'était le grotesque salut militaire dont ils gratifient l'étranger, ces terriens ravis de l'aubaine feraient figure de paisibles bâtisseurs.

### « MISSION IMPOSSIBLE »

Savent-ils au moins que, la veille, une patrouille de « marsouins » français, en route pour Kibuye, a longé leur royaume ? Là-bas, dans ce bastion d'un pouvoir hutu aux abois, les bérets verts ont séjourné six heures. Avant de regagner leur base de Bukavu, en territoire zaïrois. Certes, il s'agissait d'une simple reconnaissance, confiée aux pionniers de l'opération « Turquoise ». Pour autant, maints autres Bisesero risquent d'échapper au déploiement « strictement humanitaire » amorcé le 23 juin. Autant il semble aisé de protéger des réfugiés massés dans un camp de fortune, tel celui de Nyarushishi, autant le sauvetage des Tutsi disséminés – ici un fuyard, là une famille recluse ou des blessés au secret dans un dispensaire – exige un quadrillage sans faille. « Mission impossible », tranche un civil expatrié, familier des tragédies du « pays des mille collines ».

Qu'importe : légionnaires et commandos de marine s'y attellent déjà. Parfois sans excès de doigté. Dans ce couvent où se terrent neuf adolescentes tutsi, l'irruption de deux officiers parachutistes a de quoi effaroucher. Craintive, la mère supérieure répond évasivement aux questions, un rien martiales, des gradés. Malaise. Non, elle ne se sent pas menacée ; oui, les deux gendarmes rwandais la protègent. « Bref, vous n'avez pas besoin de nous, hasarde un para. » « Mais vous pouvez revenir », concède la religieuse. Ils reviendront. Car ils savent combien la peur noue les langues. Leurs protecteurs partis, les sœurs livrent leur cauchemar. Avec de temps à autre, en guise d'exorcisme, un rire étouffé. Voici, lavée à grande eau, l'église où périrent, en

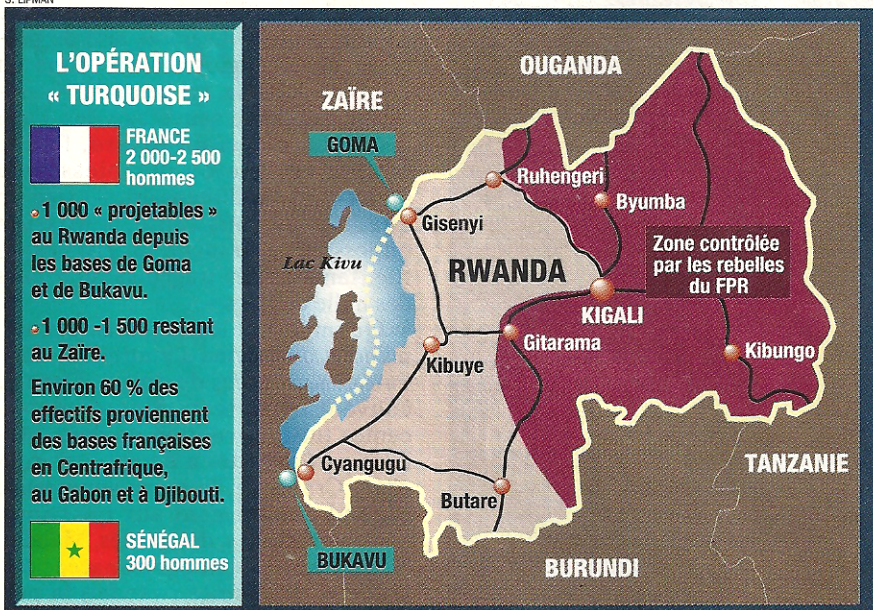


S. PETERSON/LIAISON/GAMMA POUR L'EXPRESS



Le camp de Nyarushishi. « Pour la première fois depuis des mois, nous avons dormi en paix. »

S. LIPMAN



■■■  
avril, des milliers d'innocents. Voici les deux charniers. L'un dans la bananeraie, l'autre derrière les salles de classe. Au tableau noir, le texte d'une fable – « Le Coq et le chacal » – souvenir de l'« examen de Pâques », voisine avec un descriptif sommaire de la Mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda (Minuar),

qu'une main malhabile a rebaptisée « Munuar » ; tandis que son chef, le général canadien Roméo Dallaire, devenait « Roméon Daraire ».

Ailleurs, des vestiges moins candides retracent la descente des militaires pillards. Dans ce local exigu, aux murs zébrés de traces de doigts brunâtres, le sang a giclé jusqu'au plafond. Tout à côté de l'atelier de

couture, criblé d'éclats de grenade. Propos accablés d'un prêtre, lui-même d'ethnie hutu : « Les interahamwe – « ceux qui attaquent ensemble » – plaident la légitime défense. Ils citent un plan d'extermination fomenté par les Tutsi. Avec caches d'armes et fosses communes creusées par avance. »

Il est des triomphes dont on se passerait volontiers. Le jeudi 23, c'est sous les bravos et les vivats qu'un premier détachement de la 11<sup>e</sup> division parachutiste pénètre en terre sinon rwandaise, du moins hutu. Laisant dans son sillage, semé de drapeaux tricolores cousus à la hâte – parfois à l'envers – une lourde sensation de méprise. Un remake, en version africaine, du débarquement des Casques bleus russes à Gorbavica, quartier serbe de Sarajevo, en février dernier. Trahi par son verbe, un ministre du gouvernement provisoire salue l'arrivée du « corps expéditionnaire » français. « Le meilleur ami, proclame une banderole, se révèle dans l'épreuve. » « Vous venez nous sauver ! jubile un caporal des Forces armées rwandaises (FAR). Notre ennemi commun, c'est le FPR. » Haro sur les rebelles majoritairement tutsi du Front patriotique rwandais, maître des deux tiers du pays.

Le doute n'effleure ni le bidasse ni le milicien. A leurs yeux, Paris vole – comme en octobre 1990 et février 1993 – au secours d'un régime à la dérive. C'est à peine si les ultras renâclent. Comment ? Nos instructeurs d'hier démantèlent cette barricade ? Ils confisquent ma grenade ? Escarmouches bénignes. Mais qu'advient-il si une escouade de tueurs prétend entraver l'accès à telle enclave tutsi, jusqu'alors à sa merci ? « On n'est pas sorti de l'auberge », lâche un officier. Pour l'heure, sur les barages qu'ont dressés les milices, il n'est de meilleur sauf-conduit que le passeport français. Entre Cyangugu et Gisenyi, il vaut, à qui sait feindre l'enjouement et serrer des mains d'assassins, de franchir sans encombre 45 « checkpoints ». Bardés de pancartes, tous exaltent la « coopération franco-rwandaise ». Mais il faut attendre le dix-septième pour dénicher un portrait, peu flatteur au demeurant, de François Mitterrand.

### « ON NE PLEURE PLUS »

D'emblée, le colonel Didier Thibaut, patron des Bérêts rouges de Cyangugu, s'évertue à dissiper le malentendu. « Nous ne sommes là ni pour faire la guerre au FPR ni pour épauler les FAR », assène-t-il au préfet du cru et aux chefs militaires, dûment convoqués. « A ce moment, il y a eu un froid », note l'officier, amusé. Restait à balayer une autre équivoque. A torpiller la rumeur, un temps vivace chez les Tutsi traumatisés, selon laquelle « les Français viennent nous achever ». Pour ce faire, l'officier toulousain ira s'asseoir parmi les « chefs de quartier » du camp voisin. Le message passe. Le courant aussi. Et les gamins entonnent, en kinyarwanda, une aubade inattendue : « La France nous apporte la paix. Les machettes et les pieux ne peuvent plus tuer. »

Le FPR aurait-il senti le vent tourner ? Voici qu'il tempère son hostilité envers l'opération « Turquoise », tenue hier pour une « déclaration de guerre ». Est-ce là le prélude à un blanc-seing, pourvu que l'intrus n'entrave pas son offensive ? Inflexion ambiguë. Car, dans le même temps, on spéculé sur le dessein caché d'un « ennemi » avide de récupérer, sous couvert d'aide humanitaire, matériel haut de gamme et conseillers militaires menacés. Tandis qu'à Kigali un défilé voue aux gémonies Paris et Mitterrand, « traître, tueur, truant (sic) et chasseur de drogue ». Sous l'œil de Paul Kagamé, le chef militaire du Front. Confiance de l'un de ses combat-

tants : « Tout changera quand nous aurons tué 20 Français. Nous y sommes prêts. » De fait, les artisans du déploiement avouent redouter les infiltrations d'une rébellion aguerrie. Au point de renoncer, pour l'heure, à patrouiller vers l'est, dans la forêt de Nyungwé.

La nuit est fraîche. Les braseros de fortune jettent une lueur blafarde sur les tentes du camp de Nyarushishi, à l'est de Cyangugu. Trois arceaux de branchages, une bâche verte ou bleue, les abris grignotent les deux versants dégringolant vers la vallée. Tant pis pour la toux des gosses, la faim, la dysenterie ; tant pis pour les corps inertes et décharnés, alignés sous les poches à perfusion : leurs craintes dissipées, les 8 000 Tutsi, nourris et soignés par la Croix-Rouge, laissent à d'autres le soin de fustiger le « colonialisme » français. Eux voient les

part de celui qui, à en croire les rescapés, guidait naguère, aux côtés des militaires, les rafles du stade. Alfred, casquette plate et veston de laine élimé : « Il n'avait pas besoin de liste. Ici, tout le monde se connaît. Professeurs, magistrats, fonctionnaires : jamais on n'a revu ceux qu'ils emmenaient. » M. le préfet ne manque pas d'aplomb. « Les milices ? Quelles milices ? Nous, nous n'avons rien à cacher. Les Français devraient aller en zone FPR. Là où se commettent les pires exactions. » Il ne voit même pas le colonel Thibaut froncer les sourcils. On ne l'arrête plus. Les femmes éventrées, les enfants abattus ? « Quand on se bat, on ne distingue pas bien l'ennemi. » Qu'il aille expliquer cela à Marie. Elle a vu tomber son mari, un fils de 2 ans, décapité à la machette, et son bébé de 6 semaines, mort dans ses bras

S. PETERSON/GAMMA-LIAISON



L'accueil du contingent français par les Hutu. « Vous venez nous sauver ! »

paras boucler, dès la tombée du jour, les abords du site. « Pour la première fois depuis des mois, nous avons dormi en paix, note Marie, 34 ans. Les miliciens traînent dans les parages. Mais ils n'osent plus frapper. » La veille de l'arrivée des Bérêts rouges, vous raconte-t-on, un commando vint enlever trois hommes. Avec la complicité des gendarmes aujourd'hui affectés à la garde du lieu... Scénario maintes fois vécu dans le stade de Cyangugu, où la plupart des rescapés furent parqués avant leur transfert à Nyarushishi. Ceux, du moins, qui ne disparurent pas pendant le trajet. De Bukavu, ville frontalière zaïroise, on entendait alors les cris et les tirs déchirer la nuit.

« Ici, c'est plus spacieux, plus confortable », avance Emmanuel Bagambiki, nommé préfet voilà un an. Tardif élan d'humanisme de la

sous les coups de gourdin. « Pleurer ? Le cœur est dur. On ne pleure plus. Pour les Tutsi, tout est fini. Emmenez-nous où vous voulez. Au Zaïre ou ailleurs. »

Dans ce pays emporté par la démence, où des prêtres dévoyés prêchent le meurtre, l'arme à la main, il n'y a ni pardon ni repentir. Parmi les fidèles endimanchés sortant en grappes joyeuses de la messe de 8 heures, combien de criminels ? Pour qui prient-ils donc, dans ces églises, refuges violés, champs de bataille favorisés des massacreurs ? Vers qui vont leurs suppliques ? Vers les frères qui ont du sang tutsi dans les veines, ou vers ceux qui en ont sur les mains ? Dieu, s'Il en trouve, reconnaîtra les siens. « La France, à nonnent les miliciens, vient nous sauver. » Mais les sauver de qui, sinon d'eux-mêmes ?

Vincent Hugué ■